

Véronique Sidoit

L'angoisse, quand dire*

L'angoisse qu'en dire... En effet, lorsque l'angoisse nous saisit, il est fréquent de ne savoir qu'en dire sauf à décrire, bien souvent, les effets ressentis dans le corps, les effets physiologiques de l'angoisse : palpitations, nœud à l'estomac, à la gorge, étouffement, peur de tomber, peur de mourir, etc. Mais si ces effets ne nous disent rien de ce qui a causé l'angoisse, ils nous font saisir que l'angoisse n'est pas sans le corps, un corps qui, d'ailleurs, ne se limite peut-être pas à être le lieu de l'éprouvé de l'angoisse.

De fait, il y a une réelle difficulté à dire l'angoisse, une difficulté liée à son statut d'affect qui fait signe du désir de l'Autre, un désir angoissant parce qu'il fait émerger la question de ce que je suis comme objet pour cet Autre, avec la possibilité toujours présente d'être son objet de jouissance. Ainsi, comme l'angoisse se réfère au désir, du fait que celui-ci est appendu à un objet l'angoisse aussi n'est pas sans objet et même, nous dit Lacan dans son séminaire *L'angoisse*, « elle désigne très probablement l'objet, si je puis dire, le plus profond, l'objet dernier, la Chose ¹ », c'est-à-dire cet objet perdu à tout jamais, extrait des représentations signifiantes. C'est en cela que l'angoisse ne trompe pas, en ce qu'elle est désignation, indication de ce qui est le réel pour un sujet. Je vais donc essayer d'aborder l'angoisse dans son rapport au corps, un corps qui ne fait pas qu'éprouver mais qui peut susciter de l'angoisse, en gardant le fil de l'objet comme boussole directrice.

En fait, cette question du rapport du corps à l'angoisse est régulièrement évoquée par Lacan, que ce soit au niveau du registre spéculaire et du phénomène de l'*Unheimlich*, que ce soit au niveau de ce qui est plus proprement appelé l'angoisse de castration ou bien encore lorsqu'en 1974, dans « La troisième », il parle de l'angoisse comme de « ce sentiment qui

* Conférence faite à l'après-midi des cartels à Paris en mai 2006.

1 - Lacan J., *Le Séminaire Livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 360.

surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps ²». Alors évidemment nous voyons s'esquisser là un corps sous des angles différents, aussi je vous propose d'abord un petit rappel de ce qu'on appelle le corps.

Nous savons que pour que l'organisme devienne corps il y faut toute une série d'opérations qui requièrent le symbolique et l'imaginaire. L'incorporation du langage, du corps symbolique transforme l'organisme en corps, un corps mortifié par le signifiant. Lacan a beaucoup parlé de cet effet de mortification du signifiant, il emploie toute une série de termes pour indiquer cette action du signifiant sur la jouissance : mortification, néantisation, meurtre de la chose, soustraction, perte de jouissance, vidage, désertification du corps... L'admission du corps dans le langage qui le découpe en le nommant, le prive de sa jouissance, il y a perte, un moins de jouissance dans un corps signifiant. Mais d'autre part, l'inscription du signifiant dans le corps fait coupure dans la jouissance en extrayant « la livre de chair que paie la vie pour en faire le signifiant des signifiants, comme telle impossible à restituer au corps imaginaire ³» nous dit Lacan, à savoir le signifiant phallique. Le signifiant fait une découpe pulsionnelle du corps, la jouissance est morcelée selon les pulsions partielles qui s'ordonnent autour d'un objet plus-de-jouir et se localisent dans ce qui fait coupure sur le corps, les orifices corporels. Toutes ces jouissances (pulsionnelles, phallique) produites et permises par le signifiant viennent à la place, se substituent à la jouissance primordiale.

Du fait de la présence de l'Autre symbolique, le corps morcelé, l'organisme, peut se saisir dans une image spéculaire qui lui donne une forme et une unité; il se constitue comme un corps qui fait maintenant Un et dans lequel le sujet se reconnaît. Ce moment d'identification articule l'imaginaire au symbolique et met en jeu la dimension libidinale, pulsionnelle de l'enfant. En témoignent tout aussi bien l'échange de regard entre la mère et l'enfant que l'intense jubilation qui le saisit. Cet échange de regard permet l'assomption de l'image spéculaire parce qu'il met en jeu un autre ordre, celui du rapport du sujet à l'Autre, un rapport de désir. C'est ce rapport qui vient à se perdre dans l'image, cette image qui vient « masquer le vif d'une fonction de manque ⁴», fonction causale nous dit Lacan. Car l'image du miroir, image qui unifie notre corps doit passer par le regard de l'Autre qui l'authentifie. Et dans cette image de nous-mêmes reflétée dans l'Autre,

2 · Lacan J., La Troisième, Séminaire de 1974, inédit.

3 · Lacan J., « La direction de la cure », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 630.

4 · Lacan J., « De nos antécédents », *Écrits*, op. cit., p. 69.

il y manque à s'inscrire le rapport de désir que cet objet regard transmet, objet qui s'échange et se perd... manque qui va polariser, nous dit Lacan, le désir. Ce sont tous les développements du schéma optique de Bouasse, les rapports de réflexion entre l'image réelle $i(a)$ et l'image virtuelle de cette image réelle $i'(a)$. Ce n'est pas très simple à saisir, mais disons que du fait de la castration, le désir trouve à se signifier par un signifiant, le phallus, qui ne peut apparaître que sous forme de manque, $-\Phi$. Et la question va être alors celle « des rapports entre ce moins phi et la constitution de l'objet a ». Lacan nous rappelle que les objets pulsionnels sont des objets ambocepteurs, c'est-à-dire qui sont à la fois du sujet et de l'Autre, des objets du corps et en même temps hors corps, extimes. Ces objets se constituent dans la dialectique de la demande et du désir *de* et *à* l'Autre et sont les restes représentant de la jouissance originale perdue.

L'image spéculaire $i(a)$ vient recouvrir les trous du corps, trous laissés par ces objets pulsionnels, ces morceaux de corps que le sujet perd imaginairement sous la forme de l'objet sein, l'objet anal, l'objet regard et l'objet voix, objets qui se subsument sous le nom d'objet a , un objet non appréhendable, non spécularisable. C'est cet objet qui, de n'être pris ni dans le symbolique ni dans l'image, est pur réel, un reste de jouissance qui donne son assise à l'image spéculaire, narcissique. Et c'est par la question de son émergence que Lacan ouvre son séminaire sur l'angoisse en posant le phénomène de l'*Unheimlich* comme mode d'abord essentiel de l'angoisse.

L'*Unheimlichkeit* — « l'inquiétante étrangeté » — se déploie dans le registre spéculaire ; c'est cet éprouvé qui nous saisit lorsque l'image qui nous soutient dans notre relation à l'Autre se fissure et laisse entrevoir un au-delà. « L'*Unheimlich* est ce qui apparaît à la place où devrait être le $-\Phi$ », nous dit Lacan. Le $-\Phi$, ce manque qui polarise le désir est absolument articulé à la présence de l'objet, un objet insaisissable et qui est "ailleurs" nous dit-il, c'est-à-dire en dehors de toute appréhension symbolique et imaginaire. C'est ce que l'échange de regard entre le sujet et l'Autre nous permet de saisir... Alors, l'angoisse surgit lorsque cet objet de la pulsion, cet objet a apparaît à cette place vide du moins phi, emplit ce lieu du manque. Le manque vient à manquer, nous dit Lacan, l'objet est là qui fait obstruction et angoisse.

Alors ceci se passe dans la relation du sujet à son désir, ce dont témoigne Paolo, jeune cadre commercial qui, à chaque fois qu'il réalise un désir, obtient ce qu'il vise, rencontre de façon massive l'angoisse. Le monde qui

l'entoure perd de son attrait, de ses couleurs même, il devient gris, vide. Il est oppressé, pleure beaucoup, se sent très mal. Et, lorsque le manque se fait sentir à nouveau, lorsque dit-il « le processus-projets se remet en route », l'angoisse disparaît, il se sent à nouveau en phase avec son univers, sa réalité.

L'objet dont il s'agit dans cette vignette est un objet au sens le plus quelconque, un objet imaginaire. Mais il s'articule à et voile un autre objet, cet objet *a* qui fait que le sujet est un sujet désirant. Et c'est cet objet, même si nous n'en avons pas d'idée précise, qui fait bouchon pour Paolo et ne lui présente plus qu'un monde terni parce que sans désir.

Je parle de "sa réalité", de son univers, parce que nous voyons bien que l'objet qui court sous le désir en tant qu'il le cause est nécessairement recouvert par l'habillement imaginaire. Dans le rapport du sujet à l'Autre et au désir, cet habillement est le fantasme en tant que construction qui recouvre d'un voile l'objet *a* et organise le rapport du sujet à la réalité à travers ce prisme. L'angoisse et le fantasme ont la même structure, sont une mise en rapport du sujet et de l'objet, c'est d'ailleurs pourquoi le fantasme sert de protection au sujet contre l'angoisse puisque l'objet du fantasme n'est qu'un postiche, un faux-semblant. Et tout comme lorsque l'image spéculaire se défait et laisse apparaître ce qu'elle voile, lorsque le fantasme ne parvient plus à faire écran, ne masque plus l'objet *a*, c'est l'angoisse qui surgit.

Au niveau des phénomènes de corps, lorsque l'image se défait, il y a apparition dans le réel du corps morcelé, de l'objet *a* dont l'exclusion est au fondement de la constitution de l'image, ou de « l'image spéculaire qui devient l'image étrange et envahissante du double ⁵ ». C'est ce que Freud développe dans son texte *L'inquiétante étrangeté* en se référant à des romans, notamment "L'Homme au sable" (autour de la perte des yeux, de la mise en jeu de la pulsion scopique) et "Les élixirs du diable" (le double) d'Hoffmann. Pour Freud, il s'agit dans ces phénomènes angoissants d'une perturbation du Moi qu'il rattache à l'angoisse de castration ; celle-ci mobilise des motions refoulées et provoque ainsi une régression au narcissisme primaire. Disons avec Lacan que la constitution du Moi idéal est fonction de la relation qui s'établit, ou pas, au grand Autre. « Avant le stade du miroir », nous dit Lacan, « ce qui sera *i(a)* est dans le désordre des petits *a* »... *a* comme pur réel. L'érection de l'image réelle *i(a)* va faire césure, distinction entre ces petits *a* et ce qui fera le corps spéculaire. Il y

5 · Lacan J., *Le Séminaire Livre X, L'Angoisse*, op.cit, p. 116.

faudra encore l'entremise de l'Autre, du regard de l'Autre pour que cette image devienne image narcissique, Moi idéal. C'est là que s'inscrivent les phénomènes de corps morcelé et de dépossession psychotiques lorsque la capture du sujet dans l'image i(a) est telle qu'elle le prive de cette relation au grand Autre ; mais aussi, lorsque chez le sujet névrosé des éléments symboliques sont mobilisés et suscitent un vacillement dans sa relation au grand Autre : peuvent alors surgir ces phénomènes sporadiques où l'image spéculaire laisse place à ce qui devrait rester exclu, où ce qui surgit dans le miroir, dans l'image, ne peut pas être reconnu par l'Autre symbolique.

Cet Autre du symbolique, c'est celui qui permet l'extraction de l'objet de jouissance et mortifie le corps en l'inscrivant sous des signifiants. Nous l'avons vu au début de ce texte, c'est l'agent de la castration, symbolique. Castration opérée par le langage, incarnée par un signifiant, le signifiant du Nom-du-Père. Pour Freud, les phénomènes d'angoisse se situent par rapport à une perte, perte de la mère, de l'objet, de l'amour, de l'organe pénien, de parties du corps comme substitutives à cet organe, pertes qui se rattachent au complexe de castration. Le corps est concerné au plus près dans ce complexe infantile de castration, d'une part comme lieu d'expression de l'affect, et d'autre part comme ce qui est l'enveloppe imaginaire, corporéisé du moi. Freud avance, dans *Le Moi et le ça*, que « le moi est avant tout un moi-corporel [...] le moi est finalement dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui ont leur source dans la surface du corps »⁶, et il explique la constitution des organes corporels à partir du ressenti par le nourrisson des excitations internes. L'atteinte réelle ou fantasmatique de ces organes provoque dans le Moi un sentiment de détresse, d'impuissance que l'on peut mettre au compte de l'angoisse de castration.

Cyril, 7 ans, est ainsi en proie à une angoisse majeure qui se porte sur son corps, tous les organes de son corps et, de façon plus élective, sur la crainte de perdre la vue. Il a des angoisses, m'explique-t-il, parce qu'il a peur de son corps, peur que celui-ci s'arrête de fonctionner – ce qu'il doit alors vérifier : son cœur bat-il bien, ses veines sont-elles semblables aux miennes, ne pourrait-il pas passer une radio pour voir son squelette ?, etc., et dit-il, peur de la mort. Il fait des cauchemars dans lesquels sa mère a une main coupée, ou bien c'est lui qui est écrasé par le soleil, ce soleil dont il a si peur parce qu'il pourrait le rendre aveugle s'il le regardait lors d'une

6 · Freud S., *Le Moi et le ça*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1985, p. 238.

éclipse. Cet enfant est aux prises avec une histoire familiale où la mort et le handicap physique sont des éléments plus que présents. Cyril questionne sa place dans un désir parental pas très assuré, et les caractéristiques de son histoire amplifient, ou organisent les manifestations de son angoisse autour du corps et de la mort, voire lui compliquent la constitution d'une phobie comme issue symptomatique de son angoisse. Nous pouvons y voir les effets d'une difficulté dans l'inscription symbolique de la castration. Cyril n'est pas psychotique, l'Autre symbolique lui a permis l'entrée dans un monde ordonné par la signification phallique. Ses questions autour de la sexualité et ses théories infantiles sur celle-ci en témoignent. Mais c'est comme si le signifiant phallique n'arrivait pas vraiment à extraire et à amarrer la jouissance, comme si la fonction paternelle n'arrivait pas à rendre opératoire l'opération de castration en le laissant englué dans un corps un peu trop vivant, au sens de la vie, de la jouissance, du réel... Le signifiant n'arrive pas à pacifier la castration qui apparaît comme réelle, une opération qui concerne le corps dans sa réalité organique. La mort et le corps maltraité, blessé, amputé qui sont les insignes sous lesquels se rangent aussi bien la mère que le père laissent cet enfant dans une angoisse terrifiante, sans qu'il arrive à trouver un point d'appui fiable. Dans le Séminaire sur la relation d'objet, Lacan développe les écueils, les difficultés qui peuvent surgir au sein du complexe de castration. Il évoque l'angoisse qui saisit l'enfant lorsque son organe lui apparaît comme « quelque chose de misérable », peu susceptible de continuer à être proposé au désir de sa mère. « Il est confronté », nous dit-il, « à la béance immense qu'il y a entre satisfaire à une image et avoir quelque chose de réel à présenter, à présenter *cash*⁷ », et c'est là que surgit l'angoisse parce qu'il est suspendu aux significations de l'Autre. Il s'agit pour lui de répondre au désir de l'Autre non plus avec son organe réel mais... avec quoi donc ? Cette réponse, c'est le père réel qui l'apporte par son intervention - réelle - auprès de la mère et de l'enfant en introduisant une loi symbolique, un ordre symbolique qui déplace les enjeux hors du couple mère-enfant et institue l'organe pénien comme l'objet imaginaire de la castration. L'objet phallique devient un enjeu imaginaire, ni le pénis réel ni le corps de l'enfant ne sont l'objet de la castration. Or manifestement Cyril reste captif de ce temps de suspension où il devient la proie des significations de l'Autre, significations qui s'organisent pour lui autour des questions du corps souffrant et coupé, et autour de la mort. D'autre part, la mort, l'idée de la mort est absolument dépendante de l'ins-

7 · Lacan J., *Le Séminaire Livre IV, La Relation d'objet*, Seuil, Paris, 1994, p. 226.

cription signifiante de la castration. C'est avec la perception de la différence des sexes, du corps marqué par une absence, de la caducité du corps que l'idée de sa propre disparition surgit. L'enfant, dans le même temps où il se confronte au complexe de castration, c'est-à-dire au manque à avoir et au manque à être, se perçoit comme mortel, comme pouvant être absent, disparaître. Freud parle de l'angoisse de mort comme d'« un *analogon* du complexe de castration », faisant de la symbolisation du phallus l'élément central qui articule pour le sujet la vie et la mort. Pour se confronter et appréhender les grandes questions qui nous occupent tous, à savoir la sexualité et la mort, notre mort, il est nécessaire d'avoir à sa disposition le signifiant qui vient symboliser l'absence, le manque. « L'angoisse de castration [...] se rapporte au champ où la mort se noue étroitement au renouvellement de la vie ⁸ » par le biais du signifiant du phallus. Celui-ci est ce qui règle la relation du sujet à l'Autre en venant symboliser pour l'enfant l'objet du désir de l'Autre. Si cette fonction symbolique du phallus est défaillante, pas très assurée, le sujet est pris d'angoisse, angoisse d'être alors l'objet du désir de l'Autre, angoisse d'être anéanti par lui, angoisse de mort que le corps vient supporter.

C'est ce qu'illustrent les angoisses massives de Cyril, lui qui dit avoir peur de son corps. Et ses propos m'évoquaient ceux de Lacan, lorsqu'il dit : « De quoi avons-nous peur ? De notre corps. C'est ce que manifeste ce phénomène curieux sur quoi j'ai fait un séminaire toute une année et que j'ai dénommé de l'angoisse. L'angoisse, c'est justement quelque chose qui se situe ailleurs dans notre corps, c'est le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps ⁹ ». Je n'ai absolument pas le temps de déplier ces propos alors, juste un mot sur ceux-ci, de façon réductrice sans aucun doute, puisqu'il faudrait se référer au nouage borroméen.

Nous pouvons approcher cette remarque par le fait que nous ne sommes pas notre corps, celui-ci est un nouage imaginaire et symbolique qui recouvre un réel du corps qui échappe et auquel nous ne pouvons avoir un certain accès que via ces morceaux de corps que représentent les objets pulsionnels. Morceaux de corps hors-corps néanmoins. Alors, puisque nous ne sommes pas notre corps, nous avons un corps... et nous l'avons par ses objets notamment, objets de jouissance. Et lorsque nous nous réduisons à être ce corps, et non plus à l'avoir, c'est l'angoisse qui surgit puisque nous sommes en position d'être en place de cet objet dont on peut jouir, en place

8 · Lacan J., *Le Séminaire Livre X*, op.cit, p. 305.

9 · Lacan J., *La Troisième*, op. cit..

d'objet pour l'autre. Ceci est un premier aspect de cette réduction du sujet à son corps. La seconde concerne la mise en avant de l'objet *a*, entraînant une disparition du sujet sous l'érection de cet objet *a* qui se détache et qui chute. Le sujet se réduit à cet objet du corps, objet pulsionnel qui surgit et chute en même temps. « Dans l'angoisse, l'objet petit *a* choisit. [...] la diversité des formes que prend cet objet de la chute est dans une certaine relation au mode sous lequel s'appréhende pour le sujet le désir de l'Autre ¹⁰ », nous dit Lacan.

L'évocation d'Ulrika me semble très parlante, cette femme qui vient consulter « pour ne plus exploser » à tout moment et qui, au sortir de sa première séance se laisse magistralement embobiner par un forain qui lui vend 200 kgs de pomme de terre sans pouvoir dire un seul mot... À la troisième séance, elle me parle de ce moment qui s'est terminé par une vraie crise d'angoisse. « Je n'ai pas ouvert la bouche, moi qui disais que mon problème est de toujours ouvrir la bouche, de toujours exploser... J'ai vu le chiffre énorme de 500 euros, mais ma bouche a rien pu dire... ». Elle insiste sur le lien entre cet acte et sa demande de psychothérapie, « Vous vous rappelez la dernière séance où c'était si lourd, si difficile, je ne savais pas de quoi parler... eh bien, j'avais complètement oublié cette histoire ! J'y pensais depuis des jours et des jours, et au moment de la séance, j'ai oublié complètement d'en parler, je ne m'en souvenais plus ! ».

Nous voyons vraiment la manifestation de l'objet voix en tant qu'objet qui choisit, « ma bouche a rien pu dire », « j'ai vu le chiffre énorme sur la facture, mais j'ai rien pu dire, pas un mot est sorti de ma bouche ». Et de nouveau, lorsqu'elle arrive à sa séance avec pourtant l'idée d'en parler... elle n'en dit pas un mot ! Certes, elle met en avant un oubli total de cet acte, mais sa traduction pulsionnelle en est le silence ! Cet objet *a* qu'est la voix s'est détaché, mis en relief et nous en avons eu sa traduction immédiate par la crise d'angoisse massive qui l'a envahie.

Ainsi on ne peut parler et cerner l'objet que par l'angoisse, c'est la seule traduction subjective de cet objet *a*, nous dit Lacan. Et c'est bien toute la question du dire qui se pose là, un dire qui doit s'efforcer de faire le tour de cet objet, un dire qui doit déployer les signifiants qui sont les amarres de cet objet. L'angoisse est une manifestation du réel, un réel encadré néanmoins par des signifiants et qui se localise dans un objet. Un peu comme dans le fantasme, dont nous avons vu la proximité structurale et qui,

10 - Lacan J., *Des Noms-du-père*, Paris, Seuil, 2005, p. 78.

en fait, protège de l'angoisse parce qu'il cadre l'objet, l'angoisse doit pouvoir passer au dire. Le deuxième temps du fantasme est inaccessible au sujet, entièrement refoulé, il doit être reconstruit. C'est cette traversée qui permet au sujet de saisir quel objet il a été pour l'Autre... De même, c'est par le don de son angoisse¹¹, un don qu'il renâcle à faire que le sujet arrivera à dégonfler l'image de l'Autre qu'il s'est construite, un Autre qui jouit d'un objet du sujet, du sujet comme objet. De donner à l'Autre du transfert son angoisse non plus réellement sous forme de l'objet réel, mais en symbolisant, cernant par des signifiants l'objet qu'il se faisait pour la jouissance de l'Autre permet de vider cet Autre de sa jouissance supposée.

Un dernier petit mot... Ce travail est un travail de cartel, tout comme celui de Frédérique De Ona, des travaux dans des styles différents mais qui s'originent dans un travail commun, des échanges auxquels ont participé aussi nos trois autres collègues Nicolas Bendrihen, Angélique Christaki et Annie-Claude Sortant-Delanoé. Ce cartel a eu des effets non seulement de travail dans le sens d'une production, mais des effets subjectifs pour chacun de nous dans son rapport à la psychanalyse, au savoir inconscient, à l'Autre, ce qui n'est pas le cas de tous les cartels auxquels j'ai participé. ■

11 - Lacan J. *Le Séminaire Livre X*, op.cit., p. 65.